

CHIFFRES

Dans l'usage courant, les *chiffres*, vecteurs de sens, renvoient aux résultats d'un calcul, au traitement mathématique ou statistique d'une réalité. Du courant positiviste de la fin du XIX^e siècle jusqu'à l'imposition du discours néo-libéral fondé sur une quantification de tous les domaines de la société, les *chiffres* ont acquis un statut extrêmement respecté : lorsqu'on les discute, on ne remet au mieux en cause que l'interprétation qu'on peut leur donner, rarement la construction dont ils procèdent. Car bien souvent, « *les chiffres parlent d'eux-mêmes* », suivant le *leitmotiv* journalistique et politique. Pourtant, pour reprendre un exemple bien connu, lorsque *L'Express* titrait « *Les cadres : 4250 000 problèmes* » après la diffusion des résultats du recensement de 1975 en France, il fut de salubrité publique de s'interroger sur la constitution de ce nombre, et par conséquent, sur la catégorie des « cadres » dans la nomenclature utilisée³⁶.

En réalité, « les nombres sont des êtres sociaux, résultats d'une construction dont il vaut mieux connaître le maçon ou l'entreprise, rappelle à juste titre l'association *Pénombre*. Pour que les nombres commencent à prendre sens, il faut connaître les définitions, les concepts utilisés. Sans être spécialiste, on peut se poser quelques questions sur les méthodes de collecte de l'information³⁷ ». Comment a-t-on récolté l'information ? comment l'a-t-on catégorisée ? quel traitement statistique ou mathématique, enfin, ces données ont-elles subi ? Telles sont les questions appelées par l'apparente transparence des *chiffres*. Aucune interprétation fondée sur des données chiffrées

n'est en effet neutre, et si un outil mathématique, en lui-même, n'est pas orienté idéologiquement, son usage l'est. L'aspect synthétique des tableaux ou des graphiques est un piège pour le lecteur rapide. Ce type de lecture demande en effet un effort supplémentaire : il est nécessaire de « déplier » l'information présentée, de la solliciter et de l'interroger, afin d'en comprendre les enjeux. Les « *chiffres du chômage* », marronnier journalistique qui reparait selon la conjonction politique, méritent ainsi la plus grande attention : un graphique simple montrant l'évolution temporelle du nombre de « sans-emploi » cache parfois une rare complexité en matière de catégorisation : y inclut-on les « pré-pensionnés », certains temps partiels, les formes de contrat subsidiés en partie par la caisse d'allocation de chômage (type PFI, « *Plan Formation-Insertion* ») ? Autant de subtils regroupements qui permettent de faire varier le « *taux de chômage* » en fonction du message à faire passer... Le « *plein-emploi* » prêté à l'économie nord-américaine ou britannique relève de la même manipulation : quelle place est faite, dans les *chiffres* qu'on aime à nous faire miroiter de ce côté-ci de l'Atlantique et de la Manche, aux exclus du chômage, aux *working poors*, aux laissés-pour-compte de ce qu'il semble encore convenu d'appeler le « *rêve américain* » ? La question est, ici, de pure rhétorique, de la même façon que l'exhibition de tels *chiffres* relève d'une rhétorique de la propagande.

Si les « *professionnels des chiffres* » connaissent les limites de ceux-ci (bon nombre de statisticiens ont en mémoire la citation attribuée à Benjamin Disraeli, « *There are three kinds of lies: lies, damned lies, and statistics* »), ils savent également que les chiffres sont le meilleur moyen pour parer d'évidence une affirmation qui se voudrait « *objective* ». Davantage, certains publicitaires jouent sur les vertus soporifiques du *chiffre* sur le lecteur pour en faire le masque de formulations linguistiquement ambiguës. Une réclame télévisuelle vante actuelle-

36. Voir l'analyse éclairante d'Alain Desrosières et Laurent Thévenot dans *Les catégories socio-professionnelles*, Paris, La Découverte, 2002, p. 7.

37. Source : <http://www2.unil.ch/penombre/divers/apropos.html>.

ment une brosse à dents électrique qui enlèverait « 100 % de la plaque dentaire en plus qu'une brosse manuelle ». Le téléspectateur inattentif croira à la disparition totale de la plaque (« 100 % »), alors que lorsqu'on y réfléchit, il ne s'agit que du double de ce qu'un brossage manuel autorise (« en plus », écrit en caractères très réduits, presque illisibles, par rapport à ceux du « 100 % »). Cet exemple trivial et sans grande incidence illustre en fait un phénomène très répandu : l'usage de la complexité du langage chiffré pour induire en erreur sans pourtant mentir. Or la langue elle-même met en garde contre ces pratiques, en conservant l'un des sens de chiffre, vu comme cryptage. Cette parenté des *chiffres* avec une langue secrète pointe également du doigt la fonction hermétique qu'ils assument dans les pages financières des grands quotidiens réservés aux initiés du monde économique.

Il faut se garder néanmoins d'un rejet du *chiffre* pour cause d'ésotérisme. Cette démarche, tout comme l'inverse, sa déification, provient de la même erreur : l'essentialisation du *chiffre*, qui voudrait le lier à l'idéologie dominante qui valorise la scientificité. Or si le chiffre est l'allié de la science, c'est dans sa capacité à formuler des questions et à esquisser des réponses fondées sur l'interrogation systématique du réel à appréhender, et non en se substituant à ce réel. Le *chiffre* reste avant tout une représentation, et comme toute représentation, il doit être interrogé dans la distance qu'il masque entre lui-même et le représenté.

Björn-Olav DOZO

Rouanet H., Ackermann W. L, Le Roux Br., « The Geometric analysis of questionnaires: the lesson of Bourdieu's *La Distinction* », in *Bulletin de Méthodologie Sociologique*, n° 65, 2000, p. 5-15; publications de l'association Pénombre: *La Lettre blanche* et *La lettre grise* : <http://www2.unil.ch/penombre/>